

Hervé Neukomm, itinéraire d'un Veveysan sur l'Amazone

Troisième étape: de l'Equateur au Pérou

Décembre 2009 ; après 12 jours de pause à El Coca, je reprends finalement la « route ». Il m'a fallu retourner à Quito pour réparer la caméra qui était tombée à l'eau. J'en ai profité pour refaire quelques achats et surtout revoir ma fille Melody qui passe quelques jours à Quito. Grâce à des gens comme Bernardo, Francisco, les 2 cousins français et bien d'autres, je me sens comme à la maison. Le jour du départ, tout s'anime et finalement je pars sous le feu des projecteurs, plusieurs journalistes sont venus, tout comme mes amis de la Hostelleria Amazona et les quelques curieux habituels. Je ne pars pas seul ; les 2 cousins français, François et Mayeul, appelé Pancho et Cacho ont construit un canot et ont comme objectif la frontière Equateur-Pérou. Ils n'ont pas beaucoup de temps, mais on partagera une semaine de voyage ensemble avant qu'ils ne me laissent dans le lagon de Panacocha, seul car mon idée est justement de prendre le temps pour me laisser submerger par l'Amazonie.

Pendant les derniers jours à El Coca, le capitaine de la Marina me cherchait partout ; j'ai fait attention à ce qu'il ne me trouve pas. Je n'aurai donc pas à payer cette fameuse immatriculation qui m'aurait causé de nombreux soucis, surtout au Pérou voisin où la police peut se vanter d'être aussi corrompue que le sont les forces de l'ordre de nombreux pays africains. Je sais qu'au Brésil, je devrai faire immatriculer le Bici-Boat mais il me reste encore beaucoup de kilomètres à travers l'Amazonie pour y arriver.

En passant sous l'énorme pont qui délimite la fin de la ville, je vois un Zodiac de l'armée foncer sur moi à pleine allure. Le Zodiac est plein de commandos armés jusqu'aux dents. Je pense d'abord que c'est le capitaine de la Marina qui les a envoyé (car je viens de passer devant la Marine Nationale). En fait, ils sont venus par curiosité, me saluent et me souhaitent un bon voyage. C'est une superbe journée et un départ réussi.

Le Rio Napo est désormais plus calme et surtout beaucoup plus grand qu'il ne l'était vers Tena. Par contre le niveau est bas, on est en pleine saison sèche. Contrairement aux idées que la plupart des gens se font, la navigation n'est pas si simple et surtout il ne suffit pas de se laisser porter par le courant. Le fleuve s'est fait un chemin naturellement et, comme un anaconda, se faufile à travers la jungle. Maintenant que le niveau est bas, il me faut naviguer d'une rive à l'autre, pour éviter les bancs de sable. Par endroits, le Rio Napo atteint déjà 2 kilomètres de large. Mes principaux ennemis ne sont pas les bancs de sable - qui me coûtent beaucoup d'énergie mais restent en général inoffensifs -, ce sont surtout les troncs d'arbres, à la dérive ou plantés au milieu du fleuve. Ils me demandent toute ma concentration et me font transpirer, tout comme l'effort et la chaleur par moment étouffante.

Avec les 2 primos (cousins) français, la traversée se passe comme des vacances. On peut se partager les tâches quotidiennes, comme la cuisine, la collecte du bois pour le feu, etc.... Evidemment ce que j'apprécie le plus c'est la compagnie et le fait de pouvoir parler à quelqu'un. On s'arrête à la Sacha Lodge où quelqu'un m'avait donné un contact. Mon contact n'est pas là, mais Tomas, le gérant du Lodge nous reçoit comme des rois. Entre une collation, le buffet de midi et surtout les grillades du soir, on se régale. Tomas, Chilien d'origine et ancien

marin qui a sillonné les mers du monde en bateau-cargo, est une source d'informations et une aide précieuse. Entre les visites de la ferme de papillons ou de leurs diverses tours pour admirer les oiseaux et singes en hauteur, on échange surtout une philosophie de vie et plein d'idées communes. On parle d'environnement, de l'Amazonie et de vie simple et proche de la nature. Depuis que je suis parti, je me rends compte que beaucoup de gens, qu'ils viennent de riches pays occidentaux ou de pays plus « pauvres » sont concernés par un choix de vie de qualité. C'est ce que j'appelle une nouvelle conscience d'une vie plus saine, de valeurs et priorités différentes. On comprend les conséquences directes que l'on devra payer un jour au niveau de l'environnement et tout le monde sait qu'il nous faut désormais agir et arrêter de contaminer la planète comme nous sommes en train de le faire. Une vie plus écologique a un prix et ne s'improvise pas, c'est peut-être une des raisons pour laquelle le monde peine à changer.

Après presque 5 jours de voyage, on arrive à Panacocha où l'on décide de remonter la petite rivière du même nom pour rejoindre le lagon. On pense demander à un villageois de nous remonter avec son bateau à moteur mais très vite, j'abandonne cette idée. Les hélices tournent trop vite avec la vitesse de son moteur et une corde vient s'emmêler dans la chaîne qui relie le vélo au Bici-Boat et se brise. En plus, pressé par le temps, il ne fait pas beaucoup d'efforts pour prendre les meilleures trajectoires. Après une bonne nuit de repos et les réparations nécessaires, on rejoint tranquillement le lagon. Un anaconda mort pend sur un arbre, les locaux l'ont tué pour ses dents. Il existe un remède local qui s'appelle le Sigueme-sigueme (littéralement traduit comme « suis-moi, suis-moi »). La coutume locale dit qu'après une semaine sans viande, tabac, alcool et sans relations sexuelles, le « chanceux » qui porte sur soi les dents du « malheureux » serpent attire toutes les plus belles femmes de la région. Après 2 jours dans le lagon, les primos reprennent leur chemin et je me retrouve seul. Je vais rester 4 jours de plus à pêcher et surtout organiser mon embarcation car il me faut souvent réagir vite et je n'ai pas le droit à l'erreur. Je perfectionne la technique de la pêche avec mon filet de 15 mètres. J'en profite pour me familiariser avec la faune locale, surtout les oiseaux qui sont nombreux dans les lagons ; les autres animaux sont braconnés sans pitié. J'en viens même à faire un peu de troc, j'échange quelques uns de mes poissons contre du Yuka (tubercule) et des platanas (bananes vertes). En quittant le lagon, un groupe de singes capucins me saluent et en quelques heures, je rejoins le village de Panacocha.

En parlant avec les gens, je reçois de nombreuses informations sur la rivière et en profite pour écouter de nombreuses histoires et légendes. L'Amazonie est une source de belles histoires, rarement véridiques, mais tellement belles et pleines d'innocence. Les anacondas géants de plus de 10 mètres peuvent vous guider à travers la jungle directement à eux. C'est pour ça que personne n'en a vu, car tout ceux qui en ont aperçu un ne sont plus de ce monde pour vous raconter l'histoire en personne. La navigation est dangereuse en Amazonie et, « évidemment » tous les gens qui disparaissent ont été victimes de l'appétit vorace de ces anacondas géants. Par contre personne ne meurt noyé ou à la suite d'un accident fluvial et cela malgré le fait que la plupart des locaux ne savent pas bien, voire pas du tout, nager. Mais sans ces belles histoires qui vous font rêver ou qui vous font peur, l'Amazonie ne serait pas ce qu'elle est réellement, mystérieuse et pleine de secrets.

A partir de maintenant, je ne vais plus voir de plateformes pétrolières. La principale source de contamination de l'Amazonie équatorienne vient de ces compagnies qui puisent le pétrole à une dizaine de mètres du Napo ou en amont de rivières plus petites qui plus tard se jettent elles aussi dans le Napo en y déversant de nombreux métaux lourds. Je rencontre 2 locaux en attente d'un bateau pour El Coca, puis pour Quito. Ils viennent de décider de ne plus revenir travailler pour une compagnie chinoise qui les maltraite et les sous-paie. Les grandes compagnies internationales ont été plus ou moins expulsées du pays par le gouvernement Correa qui est, comme Chavez au Venezuela ou Morales en Bolivie, de la nouvelle extrême-gauche latine. Les «gringos» ne sont plus là, ou presque plus, mais les problèmes restent les mêmes, voire pire...

Avant d'arriver à Rocafuerte, je monte en selle pour les derniers coups de pédales qui me relient au dernier village Equatorien. Le jour vient de se lever et, comme depuis plus d'un mois, m'annonce une belle journée ensoleillée. Soudain, devant moi à une dizaine de mètres, je vois un dauphin qui me regarde. Il a sorti la tête de presque 40 centimètres pour admirer le Bici-Boat, bouche bée. Du coup, moi aussi je suis... bouche bée. Une rencontre magique, c'est le premier dauphin que je vois et je sais qu'à compter de cet instant, je vais en voir beaucoup. Il y a le dauphin gris ou « buffeo negro », petit et agile comme celui que j'ai devant moi et il y a aussi le dauphin rose ou « buffeo rosado », beaucoup plus grand et qui a gardé son apparence originelle ou, dit plus vulgairement « préhistorique ». Ce dernier a droit lui aussi à une belle légende: apparemment le dauphin rose se transforme la nuit en bel homme qui séduit les femmes et leur fait l'amour. C'est la cause principale d'adultère en Amazonie et donc c'est la faute de ce dauphin si une épouse se retrouve malencontreusement enceinte, mais... pas de son mari. Pour les hommes, il existe la Sirène, mère du Fleuve ou « la Sirena, Madre del Rio ». Elle est d'une beauté incomparable et est source de respect pour les hommes bien sûr mais aussi pour les femmes. Beaucoup de pêcheurs l'ont vu se promener nue sur les plages la nuit ; une femme belle et envoûtante. Le phantasme par excellence du sexe masculin. Qui sait, peut-être que moi aussi je la verrai un jour !

J'arrive à Rocafuerte et me fais discret car je dois régler mon problème de visa expiré et mon histoire d'immatriculation avec la Marina. Je règle l'amende du visa à l'amiable, en réveillant l'officier de l'immigration qui profitait d'une grasse matinée en caleçon sous sa moustiquaire. La Marina, elle, est bien réveillée mais après avoir vu le Bici-Boat sans moteur, l'officier me demande juste de remplir le formulaire de passage avec mon passeport. Je rencontre aussi Anel, d'Afrique du Sud, qui va venir au lagon de Yasuni avec moi quelques jours. Je ne suis pas supposé rentrer sans une autorisation explicite du Ministère de l'environnement mais les rangers du Parc National sont très sympas et m'y autorisent l'accès.

Après qu'Anel soit reparti, 3 jours plus tard, je passe de plus en plus de temps avec ces rangers. Ils me rendent visite au moins une fois par jour pour vérifier que tout va bien et pour l'échange d'informations quotidien : Je leur fait part des derniers mouvements de pêcheurs, de ceux qui pêchent légalement et des autres. Eux, me donnent les informations sur les animaux qu'ils ont vu la journée, les « Peiche », les dauphins, les loutres, etc... . Ils vont aussi m'offrir 2 excellents repas le jour du départ. Ils ne sont que 3 pour cette entrée, et 10 au total. Le parc couvre une région d'environ 970'000 hectares : leur tâche de surveillance et de protection est impossible à accomplir ainsi. Le gouvernement, comme la plupart des pays en Amérique du Sud, ne possède

pas de fonds pour l'environnement. Ici, ils n'ont aucun moyen à disposition à part un bateau à moteur et beaucoup de volonté. Pas de cartes, d'ordinateurs, voire même de jumelles, rien.

Ici, comme dans le lagon de Panacocha qui est aussi une réserve, les locaux, et moi aussi du coup, ont le droit de pêcher ce qui est considéré comme pêche sportive. Evidemment, les autochtones continuent de pêcher et chasser comme ils l'ont toujours fait mais aujourd'hui les filets sont en nylon et ils peuvent atteindre facilement les 150 mètres. Il faudra encore bien du temps pour que les mentalités changent et que les gens comprennent que leur patrimoine qui est d'une richesse sans égale est surtout en train de mourir à vitesse grand V. Le principal problème de la protection de la vie sauvage en Amazonie vient du fait que les gens depuis l'aube des temps, vivent justement de la pêche et de la chasse. La jungle est un monde d'eau et d'arbres. Les arbres sont donc leur unique source de revenus avec la pêche et la chasse (et évidemment le pétrole, mais ce ne sont pas les gens d'Amazonie qui en profitent vraiment). Très peu de gens comprennent que les restrictions de ces parcs nationaux ne sont pas faites pour les empêcher de vivre, mais justement pour que leurs propres enfants puissent encore trouver du poisson dans les eaux des rivières dans 10 ans. Un autre problème est le laxisme typiquement latin, de la plupart des policiers, officiels ou gardiens des parcs nationaux, tous préfèrent donner un avertissement qu'une amende. Les coupables eux récidivent très vite... .

Un dauphin rose semble tombé amoureux de Pura Vida, mon bateau et décide de me tenir compagnie pendant 2 jours et 2 nuits. La nuit, il s'approche tout près du bateau et je sens le bateau bouger quand il passe tout près. Comme une confirmation, je l'entends après faire surface et respirer. La journée, il se tient un peu plus loin mais je l'ai presque toujours en vue. Encore un moment qui restera inoubliable. Une autre nuit, j'entends le Peiche, un poisson énorme d'environ 200 kilos, qui est protégé mais très prisé. C'est un poisson qui possède branchies, comme tout poisson normal, mais étonnamment ces branchies ont besoin d'air et non d'eau pour respirer. Celui-ci doit être énorme parce que le bruit qu'il fait en faisant surface est assourdissant et me glace les veines. Jusqu'à ce que je comprenne que c'est un Peiche et non un orque...

En repartant, je dois dépasser un îlot d'environ 30 mètres sur 20 qui suit le cours de la rivière. Pendant une demi-heure j'attends le moment propice pour le dépasser car il prend toute la largeur de la rivière et me prendre dedans serait fatal : Chaque branche ou arbre qu'il rencontre sur son passage se fait presque instantanément briser et emporter par la force de ce monstre végétal en mouvement. Je dors en dehors du parc national. Les rangers en profitent aussi pour aller à Rocafuerte quelques heures histoire d'aller danser et s'amuser un peu. Evidemment, les locaux qui voient les rangers quitter leurs postes se jettent sur la possibilité de rentrer sans se faire voir. En route, ils ont la mauvaise idée de venir me saluer avec quelques bouteilles en stock. Je me « sacrifie » pour les retenir et après quelques heures et beaucoup de verres de Chicha, l'alcool local, les rangers reviennent de Rocafuerte. Les pêcheurs sont dépités car un des gardiens les a reconnu. Ils savent qu'il ne fermera pas l'œil de la nuit pour ne pas les laisser entrer. Ils font demi-tour après avoir dormi quelques heures sur le Bici-Boat à cause d'un déluge.

C'est avec un mal de tête que je me lève plus tard et quitte le Rio Yasuni. Ce parc Yasuni a lui aussi une histoire mais qui fait moins rêver que les histoires précédentes. Le plus gros parc

d'Equateur est aussi la plus grosse réserve de pétrole du pays. Depuis 1991, les compagnies pétrolières prospectent dans le parc et on déjà construit plusieurs routes. Ce parc est aussi censé être un sanctuaire pour les Huaoranis qui vivent en deux groupes et se veulent volontairement isolés du monde extérieur. Depuis, beaucoup d'entre eux, avec les routes et la modernisation ont changé de style de vie. Le président Correa est prêt à ne pas exploiter le parc s'il reçoit des autres pays qui sont « pro-environnement » (les pays occidentaux ou appelés ici les gringos) le montant égal à ce que pourrait lui fournir le pétrole gisant dans l'immense réserve qui reste encore à ce jour un sanctuaire de flore et de faune unique en Equateur. Quand je quittais El Coca, j'ai entendu que l'Allemagne avait fait une promesse de 50 millions de USD. Le futur du parc est incertain et à chaque jour qui passe, une partie de sa pureté et de sa virginité disparaît.

Mes pensées ne m'empêchent pas de continuer à pédaler à travers les rivières d'Amazonie et soudain, je me retrouve à nouveau dans le Rio Napo. 2 drapeaux flottant m'annoncent la frontière. En voulant prendre une photo, je me fais surprendre et retrouve coincé dans des branches en plein courant. En essayant de grimper sur le toit et de me sortir de ce pétrin à coup de machettes, je me fais attaquer par une fourmilière. Leurs piqûres me font hurler de douleur et me laissent un dernier souvenir équatorien. Un souvenir dont je me serais bien passé, mais ainsi va la vie. Après une journée, me voilà au frontière de Pantoja, me voilà au Pérou.

A suivre....